vient l'expression qu'il forme étant joint au verbe FAIRE ?

Le mot *fiasco*, dont le radical est le même que celui de l'allemand *flasch*, de l'espagnol *flasco* ; du portugais *frasco* et du français *flacon*, est un terme de la langue italienne qui signifie *bouteille* (dans cette langue, la consonne *l* se change souvent en *i*, exemple : *piu*, plus ; *pianter*, planter).

Quant à l'origine de la locution, que M. Littré déclare inconnue, j'ai eu la bonne fortune de la trouver dans le *Voleur* du 17 octobre 1873, qui dit l'avoir cueillie dans le *Figaro*, et cela, selon toute probabilité, quelques jours auparavant. La voici intégralement reproduite :

" C'était à Florence. Un arlequin célèbre, Biancolelli, faisait sa sortie dans une pièce en vogue par un désopilant monologue qui roulait sur un objet quelconque que l'auteur tenait à la main et qu'il était censé avoir trouvé.

" Chaque soir, l'arlequin se présentait avec un nouvel objet à la main, et les lazzis qu'il improvisait là-dessus constituaient le mérite du bouffon et faisaient son succès.

" Un soir, Biancolelli arriva tenant une bouteille garnie de paille. Or, à Bergame, lieu de naissance de l'arlequin, cela se nomme un *fiasco*. Biancolelli, malgré tous ses éfforts, ne parvint pas cette fois à faire rire le public. Il lutta de son mieux pendant quelques instants contre la froideur de son auditoire; mais, voyant enfin qu'on lui tenait rigueur, il apostropha vivement son *fiasco* :

"—C'est toi, s'écria-t-il, qui es cause que je suis si bête aujourd'hui ; tiens, va-t'en! Et il jeta sa bouteille par-dessus son épaule.

" On se mit à rire, mais l'arlequin n'en avait pas moins échoué.

" Depuis, quand un artiste avait un sort analogue, on disait : C'est comme le *fiasco* de Biancolelli ; puis on dit tout simplement : C'est un *fiasco*. Aujourd'hui, ce mot est passé dans notre langue.

(Extrait du *Courrier de Vaugelas*, vol. VI, p. 4.)

LE FRANÇAIS A LA LOUISIANE

Nous signalons avec infiniment de plaisir, dit la *Vérité*, l'apparition de l'*Observateur Louisianais*, revue mensuelle, politique et littéraire, publiée à la Nouvelle-Orléans. L'esprit de cette nouvelle revue est profondément religieux ; et, ce qui nous réjouit aussi, c'est que l'*Observateur* se pose en défenseur énergique du maintien de la la langue française en Amérique. Voici, en effet ce que nous lisons au cours d'un article du premier numéro, qui porte la date du 2 janvier :

Le fançais, en effet, était la langue des premiers pionniers de la civilisation en Louisiane.

Celui qui l'a découverte, Lasalle, portait un nom français : et française elle est restée par l'esprit, par le cœur et par les habitudes.

Il est vrai qu'on dit que la langue francaise tend à disparaître du milieu de nous ; mais, en tout cas, ce n'est pas un fait accompli.

Le français est encore, et sera longtemps, j'ose l'espérer du bon esprit de nos populations, la langue de la famille, la langue du foyer dans laquelle grands-pères et grand-mamans aimeront à redire à leurs petits-enfants les hauts faits et les vertus des ancêtres.

Oublier la laugue de sa mère !....non, je ne puis le croire, pas un Louisianais bien né ne le fera.

Qu'on apprenne l'anglais, la langue du commerce, la langue des affaires ; il le faut, et ce serait folie de vouloir lutter contre cette nécessité qui s'imposé.

Mais est-il besoin pour cela d'abandonner la langue des aïeux ?

Comment ! à New-York, à Baltimore, à Boston, on se ferait gloire de parler français ; et, en Louisiane, on rougirait de la langue de Corneille, de Racine, de Bossuet, de Fénelon, de Chateaubriand et de tant d'autres illustres génies !

Honneur à vous, écrivains de l'OBSERVATEUR LOUISIANAIS, qui venez vous jeter résolûment dans la mêlée et combattre le bon combat, et qui voulez le faire dans la langue de nos pères !

Allez, vos arguments n'y perdront rien, ni pour la force ni pour la clarté ; et vous ferez de plus acte de patriotisme en rappelant aux Louisinais qu'un peuple doit mettre sa gloire à conserver intactes ses traditions.

DE LA PUISSANCE DES LIVRES

Nier la puissance des livres, c'est nier la lumière. La civilisation s'est faite par des livres. Grâce aux livres, l'homme d'étude est en communication avec tous les hommes qui pensent. Il s'assimile le fruit de leurs méditations, non pas pour le considérer comme la vérité, mais bien plutôt pour l'aider dans la recherche de l'idéal qui lui semble le plus rapproché de la perfection. Souvent ce n'est qu'un levain pour son intelligence : jusque-là il s'était peu appliqué aux choses de la pensée ; le voilà sollicité vers les nobles travaux dans lesquels l'homme